

Le pouvoir d'initiative et d'invention - Nouvel enjeu des luttes sociales

Jean-Pierre Darré, L'Harmattan, 2011

Fiche lecture - Dominique Peyre - Mai 2017

Jean-Pierre Darré se disait anthropo-sociologue quand j'ai eu la chance de travailler avec lui à la fin des années 1990 à l'INRA. Sur le livre il est indiqué qu'il est docteur en ethnologie. Il a beaucoup travaillé avec des agriculteurs et les conseillers agricoles en s'intéressant au lien entre sciences et pratiques, scientifiques et praticiens. Il est le fondateur du GERDAL¹ qui a mis au point une méthode d'animation locale basée en premier lieu sur l'écoute de « ce qui se dit ». Elle permet aux participants de transformer leurs préoccupations en questions pour l'action : comment faire pour... ? C'est le directeur du GERDAL, Bruno Lémery, qui était associé à l'étude du PSDR sur le Morvan en 2003-2005². Le travail auquel j'ai participé à l'INRA portait sur le « dialogue chercheur-praticien » et visait à apprendre aux chercheurs à entendre le point de vue et les conceptions des agriculteurs. Une révolution ! Ce livre, que je connaissais, m'a été offert par une amie il y a 5 ou 6 ans, je l'avais lu au trois quart, puis donné, puis racheté...

« L'émancipation c'est l'affirmation du droit et du pouvoir de produire des connaissances »³ Mais que désigne-t-on sous le terme « connaissance » ? Jean-Pierre Darré ouvre des questions sur les façons communes et dominantes de concevoir les choses, l'opposition entre sentiment et raison, le statut de la vérité, la relation entre science et pratique, entre individu et société, l'usage du mot « problème », et la notion d'intelligence.

La société est divisée entre ceux qui pensent les choses et ceux qui les font. Les premiers sont supposés guidés par la raison quand les seconds seraient moins rationnels, guidés par leurs sentiments. Ils ont des besoins ou des problèmes que les premiers devront aider à définir, avant de proposer des solutions qu'ils appliqueront. On retrouve cette répartition du travail du monde économique et politique jusque dans des ONG, des syndicats et des associations qui promeuvent l'émancipation. Dans une conversation, dans une réunion, il y a une double valeur des arguments. Leur valeur propre et la valeur liée à la position sociale de celui qui l'énonce.

Partout on parle des « problèmes » : d'un parent avec ses enfants, de trésorerie d'un agriculteur ou de mental d'une équipe de foot... Le problème est subi. Des expressions telles que « ce n'est pas le problème » ou « c'est un faux problème » permettent de disqualifier l'analyse des personnes les plus concernées. Il y a des méthodes d'animation pour que les personnes voient leurs « vrais problèmes » -c'est à dire avec les yeux des intervenants. Dans les méthodes participatives, il y a des enquêtes pour connaître les « besoins ». Les besoins sont subis et non pensés ou voulus. On va demander aux personnes d'exprimer leurs sentiments, leur vécu, leur ressenti, leurs aspirations. D'autres auront à produire -donc à penser et à vouloir- des projets et des actions pour répondre à ces besoins⁴. On est encore dans la division du travail entre ceux qui conçoivent l'action et ceux qui doivent se conformer

¹ Groupe d'Expérimentation et e Recherche, Développement et Actions Localisées

² Cf. fiche lecture « Atelier PSDR 1 « Agriculture en Morvan ». Rapport de fin de première phase (2003-2005) »

³ Page 9

⁴ C'est exactement comme ça que se passe « Villages du futur ». Des bureaux d'étude, particulièrement des designers, sont payés pour recueillir l'avis des habitants, le traduire en pistes de projet, soumis aux élus qui les traduisent en projet en fonction de la réalité réelle et rationnelle. Quand j'ai essayé d'expliquer au maire qu'il faudrait nous permettre et nous donner les moyens de faire nous même, je n'ai pas vraiment été audible. Il faut dire que ma position sociale...

à des ordres ou à des préceptes. Entre ceux qui sont censés savoir et ceux qui sont jugés « embourbés dans l'erreur et dans l'ignorance ou dans d'autres états regrettables, friilosité, peur de l'avenir, du risque, enfermement dans les habitudes... »⁵

Le sentiment est opposé à la raison. Pourtant, l'expression du sentiment est aussi une construction sociale et il y a des raisons d'avoir ce sentiment dans ces circonstances et de l'exprimer comme ça. On dit « j'aime ça parce que... ». Des raisons sont mentionnées sur lesquelles on peut s'appuyer pour agir.

« Cette vision de la société procède de l'image de l'âme et du corps, l'âme dirigeant ce que le corps exécute. De même, le corps de la société a besoin d'être dirigé par sa tête pensante, et c'est à ce point que naît le besoin de la notion d'intelligence, créatrice d'une forme particulière d'inégalités qui justifie et explique le partage des rôles. »⁶ Dans le langage habituel, l'intelligence est un objet dont on peut définir la quantité. Certains en ont plus que d'autres. Cependant la définition de l'intelligence reste incertaine. L'inventeur du test de QI aurait dit « l'intelligence, c'est ce que mesure mon test ». C'est donc un objet qu'on peut mesurer sans savoir le définir. Ainsi mesurée, elle est très présente dans les classes dominantes et de plus en plus rare en descendant dans l'échelle sociale, la corrélation des tests est très forte. Cette quantification uniforme ignore la diversité des activités qui requièrent des capacités différentes de pensée et d'élaboration. Par exemple choisir ses déplacements sur un terrain de foot en interaction avec les autres joueurs et calculer l'angle d'attaque du ballon, demande d'autres capacités que celles utiles à la direction d'une entreprise. Et que dire des artistes ?

Les notions de violence, de capital et de domination symbolique, développées par Bourdieu, mettent en évidence cette domination qui n'est pas seulement économique⁷. Jean-Pierre Darré reproche cependant à Bourdieu de présenter les phénomènes comme « aussi durables que l'alternance des jours et des nuits. [...] Ainsi de même sont les gens, et leurs places dans ces mécanismes : ils sont figés dans leur état, c'est-à-dire dans le rôle que leur attribue le système. Rien ne donne à penser que ces gens pourraient être différents, qu'ils ont d'autres ressources que ce qu'on en voit maintenant. »⁸

L'intelligence est vue comme une caractéristique permanente d'une personne, un état de chose qui est fixé même s'il peut évoluer, du même ordre que la force physique. Pourtant, si on dit de quelqu'un à la suite d'un acte ou d'une parole : « il est intelligent », on fait référence à un processus. La personne observe, réfléchit et partage ses observations dans un groupe.

L'auteur nomme « abstractions animées » ces catégories très présentes dans les discours dominants : la société, le marché, l'entreprise, le pays, la famille... Elles agissent et interagissent, elles pensent et éprouvent même des émotions. « La société a peur. »

⁵ Page 37

⁶ Page 62

⁷ Il cite par exemple les conseillers agricoles qui ne sont pas dominants économiquement et le pouvoir symbolique qu'ils peuvent avoir sur les agriculteurs.

⁸ Pages 63-64

Manipuler ces abstractions est une preuve d'intelligence⁹. Ces « abstractions agissantes » permettent de masquer ce que chacun connaît de la société. Elles construisent une image de la société en cercles concentriques d'individus isolés, qui se sentent impuissants « contre » la société. Pour les dominants, cette image est conique : ils sont au centre et au-dessus. Ce qui leur permet d'affirmer avoir une meilleure vision d'ensemble. En réalité, ils ont une autre vision, d'un autre point de vue. Jean-Pierre Darré cite le sociologue Norbert Elias qui propose la notion de « configurations », unités sociales d'individus en relations (quelle que soit la qualité de la relation). La société est constituée d'un ensemble de configurations en interaction, en particulier grâce à la pluri-appartenance de leurs membres.

Cette définition permet de rendre compte de groupes visibles et observables, capables d'agir. Les configurations et leurs interactions permettent de construire des solutions propres à chaque groupe. Toutes les configurations produisent des connaissances, qui seront plus ou moins diffusées par les interactions avec d'autres configurations. La production de connaissance est possible entre personnes qui ont des préoccupations voisines et qui se connaissent mutuellement, donc dans des groupes de taille réduite. Jean-Pierre Darré utilise la notion de « groupe coactif ». Les membres de ces groupes ont une connaissance partagée de qui compose le groupe, même s'ils n'ont pas une relation particulière avec tous les membres. Tous participent à la construction de connaissances et d'idées qui sont élaborées par la discussion. Si un groupe formule lui-même ce qui est pour lui un problème, il peut chercher sa propre réponse face à la question « comment faire pour... ». ¹⁰

C'est le groupe social qui fixe les normes du groupe. Celles-ci ne disent pas ce qu'on doit faire, mais ce qui est permis ou exclu. Plusieurs solutions peuvent donc cohabiter. Les normes évoluent, elles sont à la fois des contraintes et des ressources. Elles ont un intérêt local. Il n'y a pas forcément d'intérêt à les diffuser mais la limite à la diffusion tient aussi à la position sociale des groupes. Les normes évoluent en permanence. La recherche de savoir ou de traditions endogènes n'a pas de sens. Il y a toujours une influence extérieure et la tradition n'est qu'un état à un moment donné. De même, le leader qui va entraîner le changement d'un seul coup relève du mythe. Si des individus jouent effectivement un rôle particulier, c'est dans et avec le groupe.

Tant qu'on suppose que certains sont plus intelligents que d'autres, et donc auront plus la fonction de penser, qu'il s'agisse de technique ou de pratiques sociales, l'émancipation de ce partage des rôles est impossible. C'est une difficulté pour ceux qui ont une connaissance scientifique ou théorique, de reconnaître l'intérêt des connaissances pratiques. Il est nécessaire de distinguer la connaissance en tant que contenu de la connaissance en tant que façon de connaître. Le contenu est supposé partagé, de l'ordre de la vérité scientifique. Pour un groupe dominant, il s'agit alors d'enlever les idées fausses pour « faire passer le message ». Si on s'intéresse à la forme de connaissance, à la conception, on peut admettre qu'il y a différentes façons de connaître. Il s'agit alors d'entendre et d'intégrer ces différentes conceptions. C'est à cette condition qu'on peut construire un dialogue entre égaux. En effet, on ne parle jamais de la réalité, mais de notre relation à la réalité, en fonction de nos activités, de nos groupes sociaux... « *Les signes ne correspondent pas intrinsèquement à des objets. Mais un signe qui est effectivement employé d'une certaine*

⁹ Note personnelle : Il est rare qu'on arrive à dire « tu nous enfumes avec tes grands mots » même quand on le pense fortement. Si on s'essaie à le dire, on a de forte chance de se faire traiter plus ou moins explicitement d'imbécile. Un clown-analyste était présent lors d'une rencontre censée favoriser le dialogue entre les différentes catégories de personnels de l'INRA. Un seul écho en image dans le journal interne : un chercheur répond à un technicien : « il faut que tu te formes pour que tu comprennes que t'es con. » (de mémoire)

¹⁰ C'est l'objet de la méthode d'animation du GERDAL.

manière par un groupe donné d'utilisateurs peut correspondre à des objets particuliers dans le cadre conceptuel de ces utilisateurs. [...] Les « objets » n'existent pas indépendamment des cadres conceptuels. C'est nous qui découpons le monde en objets lorsque nous introduisons tel ou tel cadre descriptif. »¹¹ Pour chaque point de vue, la question n'est pas de savoir si c'est vrai ou faux. L'énoncé décrit ce qui est pertinent de ce point de vue.

¹¹ Raison, vérité et histoire, Hilary Putman, cité page 93

Là encore lien avec Edward Hall, « au delà de la culture » qui ajoute des filtres culturels qui nous font voir des réalités différentes.